

VARIATIONS SUR UN THEME

Les œillets, aiguisant leur piment irrité,  
Quand la nuit rampe avec des lenteurs de vipère,  
S'abandonnent, et leur roux parfum s'exaspère...  
Les œillets sont le rire ardent du jeune Eté.

Leur véhémence fraîche et furieuse éclate,  
Orchestre de couleurs fanfare de soleil,  
Et, quand songent les yeux violets du sommeil,  
Un peu d'ombre se mêle à leur riche écarlate.

Leur souffle monte au cœur de ceux qui s'en vont seuls...  
Quand se brisent aux cieus les gemmes vespérales,  
Les turquoises et les béryls et les opales  
Ils s'éteignent, auprès des rigides glaïeuls.

NUDITE DES STATUES

Thou still unravish'd bride of quietness  
Thou foster-child of silence and slow time,  
Sylvan Historian who canst thus express  
A flowery tale more sweetly than our rhyme:  
What leaf-fring'd legend haunts about thy shape  
Of deities or mortals or of both,  
In Tempe or the dales of Arcady?  
What men or gods are these? What maidens loth?  
What mad pursuit? What struggle to escape?  
What pipes and timbrels? What wild ecstasy?

... O Attic shape! Fair attitude! with brede  
Of marble men and maidens overwrought,  
With forest branches and the trodden weed ;  
Thou, silent form, dost tease us out of thought  
As doth eternity : Cold Pastoral!

When old age shall this generation waste,  
Thou shalt remain in midst of other woe  
Than ours a friend to man to whom thou say'st,  
« Beauty is truth truth beauty, » - that is all  
Ye know on earth, and all ye need to know.

John Keats : *Ode on a Grecian urn.*

Les voix d'octobre se sont tues  
En un silence décevant,  
Et, nostalgiques, les statues  
Grelottent sous l'effroi du vent.

Au fond de leur grise mémoire,  
Surgit une immuable Hellas  
Dont les roses d'or et d'ivoire  
Consacrèrent le front d'Hylas.

Parfum des fleurs élyséennes,  
Clair de lune des blancs péplos,  
Sourires des Tanagréennes,  
Dieux immobiles de Paros !

Temples d'Héra, près des mers glauques,  
Crépuscule frais des autels,  
Pythonisses aux clameurs rauques,  
Couchants vaincus, flots solennels,

Gravités des ombres muettes  
Montagnes ceignant, dans les soirs,  
Leurs couronnes de violettes,  
Vagues embrasant leurs bleus noirs!

Voici l'impétueux cortège  
Des Bacchantes aux larges yeux  
Voici le soleil et la neige  
Du Parnasse mélodieux.

Voici la pompe des Prêtresses  
Et le murmurant défilé  
Des vierges et des Poétesses,  
Portant le pektis étoilé...

Les voix d'octobre se sont tues  
En un silence décevant,  
Et, nostalgiques, les statues  
Grelottent sous l'effroi du vent.

L'aile pendante, une Victoire  
S'assombrit auprès d'un Hylas...  
Au fond de leur grise mémoire,  
Surgit une odorante Hellas.

L'HIVER FRAPPE AUX CARREAUX

Je suis lasse du bleu printemps que découronne  
Fébrilement la main avide de l'été,  
Je suis lasse des pleurs accablés de l'automne  
Mêlant leur amertume à ma satiété.

Viens heurter de tes doigts de glace ma fenêtre,  
Hiver, forme voilée aux yeux d'astres aigus!  
Viens dispenser à ma fatigue le bien-être  
Du Froid loyal, après les zéphyrus ambigus.

Ton pas fait sonner la solitude pâlie.  
Tu méprises les jours indolemment vécus,  
Et tu viens apporter à ma mélancolie  
La vigueur et le sain orgueil des Invaincus.

COMME UNE FEMME...

Le soir se détourne et dérobe  
La langueur de son front meurtri;  
Des asphodèles ont fleuri  
Les plis douloureux de sa robe.

Il s'incline vers les gris froids,  
Vers les gris tendres de la brume,  
Et sa bouche sans amertume  
Sourit aux mauvais Autrefois.

Le soir est las, le soir est triste  
Comme une femme, - des reflets  
D'or à ses voiles violets,  
Et les doigts gemmés d'améthyste.

Le soir hésite sur le seuil  
Où se fanent de frêles roses.  
Ses chers silences font des pauses  
Au milieu des thrènes de deuil.

Ses pas se feutrent sur le sable  
Et se veloutent sur le pré;  
La poussière du ciel cendré  
Tombe en son âme inconsolable.

FIORENZA

Le ciel ouvre son vaste épanouissement,  
Et voici que mûrit, dans un fervent silence,  
Un automne factice où brûlent sombrement  
Les rouges bruns des soirs orgueilleux de Florence.

Les vitraux du couchant rallument leurs couleurs.  
Casella fait pleurer son luth et Béatrice,  
Le front ceint d'oliviers, émerge entre les fleurs...  
Le doux Angelico sanctifie une esquisse.

Se détachant sur les fonds d'or de l'au-delà,  
Lorenzo fait sonner les clairons de son faste,  
Michel-Ange se dresse, et Savonarola  
Joint douloureusement ses mains d'Ikônoklaste.

L'air écoute... Le souffle insidieux d'un chant  
Distille avec lenteur sa perfide éloquence,  
Et je vois triompher au trône du couchant  
Les rouges bruns des soirs orgueilleux de Florence.

LUEURS SUR LES MARAIS

Les feux-follets sont l'âme ardente des marais.  
Leur danse s'exacerbe en d'aigres paroxysmes.  
Leurs lanternes aux bleus sépulcralement frais,  
Jettent des lueurs plus frileuses que des prismes...

Ils sont les torches décevantes des marais.

Cierges damnés aux mains blêmes des Ophélie,  
Ils paillettent d'argent les remous attristés;  
Les hagardes amours et les hâves folies  
Font briller pâlement leurs funèbres clartés...

Ils vacillent aux doigts blêmes des Ophélie.

Sous les astres maudits du nord, les feux-follets  
Sont l'haleine et l'appel de la sournoise eau brune,  
Qui délibérément, compose ses reflets.  
La gravité du soir, la froideur de la lune.

Exaspèrent le rire aigu des feux-follets.

LE TISSEUR DE GIVRE

L'amour des belles solitudes  
Est entré dans mon cœur amer...  
Voici que jettent leurs préludes  
Les bleus carillons de l'Hiver.

Il tisse la toile du givre,  
Savamment, de ses rudes mains,  
Et ranime l'orgueil de vivre  
Pour d'héroïques lendemains.

L'émeraude des stalactites  
Lui fait un bandeau ciselé;  
Au loin, ses cortèges d'ermites  
Egrènent un gris défilé.

Et, la révolte de son âme  
Se cabrant dans le Vent du Nord,  
L'Hiver fait vaciller la flamme  
Des torches dont la clarté dort.

L'amour des belles solitudes  
Est entré dans mon cœur amer...  
Voici que jettent leurs préludes  
Les bleus carillons de l'Hiver.

SEPULCRE D'AIEULE

Que t'importe le soir aux yeux de violette  
Et l'aurore exaltant son mystique hosanna ?  
Tu gis en un cercueil de pierre, ô Josina !  
Un anneau d'or antique à ton doigt de squelette.

Que t'importent l'avril d'arc-en-ciel, le soupir  
Des fontaines, la fièvre et l'ennui de l'automne,  
La verrière du vêpre où le rubis frissonne,  
Et les luths suppliants qui meurent de désir ?

Ta robe serpentait au détour des allées;  
Les ombres baignaient ton visage sororal.  
Le ciel lustrait la moire épaisse du canal,  
Où vivaient à rebours les rives déroulées.

Tu gis en un cercueil de pierre ô Josina !  
Un anneau d'or antique à ton doigt de squelette...  
Que t'importent le soir aux yeux de violette  
Et l'aurore exaltant son mystique hosanna ?

*Ah! si je bois c'est pour me soûler, non pour boire!*

VERLAINE

Dans la rue anarchique où le tumulte grouille,  
Le cabaret blasphème au pied des murs divins.  
Tombé sous une gueule ouverte de gargouille,  
L'homme, naïvement ivre de mauvais vins  
Boit avec fièvre l'eau de pluie aux fraîcheurs blanches.

Voici venir, roulant lascivement leurs hanches,  
Des filles, déchirant les silences cruels  
De rire suraigus et de rauques appels.  
Le réverbère met un halo d'or céleste  
A leurs fronts d'impudeur et de stupidité;  
Elles viennent heurtant ce sommeil enchanté,  
Lancer l'outrage vil de la voix et du geste.

Mais l'ivrogne, emporté sur les Flots Inconnus,  
Ecoute déferler des lames de musiques.  
Le navire, monté par les érètes nus,  
Se pavoise de l'or des aubes métalliques.  
Il cingle puissamment vers d'heureux Lendemain,  
Vers les sables cuivrés et les roses sereines...  
Et l'Ivrogone, tendant les regards et les mains,  
Saisit la chevelure ardente des Sirènes.

## TOURS DE BURGOS

Se drapant, comme d'un linceul,  
D'ombre grise et de douleurs fortes,  
Plus graves qu'un portrait d'aïeul,  
Les tours séculaires sont mortes.

Les ruelles et les *calles*  
Fourmillent d'âpres épouvantables  
Et les maisons aux toits grêlés  
Sont sépulcralement vivantes.

On y sent un confus effort  
Dont l'incertitude dévie :  
La fécondité dans la mort,  
La pourriture dans la vie.

UNE CHAUVE-SOURIS

Le Chef des chantres a fait taire la guitthith.  
Une chauve-souris monte vers le zénith  
Obscur des cieux pareils à des murs de granit.

Les ténèbres de roc brisent son vol bizarre  
Qui, dans l'horreur de son impuissance s'égare.  
Comme un esquif perdu ans compas et sans phare.

Et, penché sur les lys lyriques, le blond Chef  
Des chantres, la voyant dans la nuit, jette un bref  
Appel... Son clair profil se détache en relief.

Et la chauve-souris que l'angoisse stimule  
Vainement s'exaspère, et retombe et recule,  
Sans trouer le massif airain du crépuscule.

Ah! s'évader ! vouloir un douloureux effort  
Vers l'Idéal, vers le Refuge, vers la Mort,  
Et se heurter au mur implacable du sort !

LE PROMONTOIRE D'OR

Complexe et curieux en l'éther d'un bleu noir,  
Je vois s'enchevêtrer l'étrange zodiaque.  
Sans flux et sans reflux, la mer est une plaque  
De saphir dans le bloc d'émeraude du soir.

Les vêtements de fête ont pris des plis funèbres ;  
Les nuages, pareils à de longs spectres gris,  
Traînent obscurément leurs linceuls déflouris :  
Des Etres inconnus ont peuplé les ténèbres.

Tout est vague... Voici l'heure de l'Incertain.  
Le ciel semble une ébauche et la terre une esquisse ;  
La barque de la Nuit aventureuse glisse  
Avec lenteur vers un promontoire lointain.

PAVOT NOIR

Fleur des mauvais jardins au vénéneux sommeil,  
Les Servantes de l'Ombre et les Magiciennes,  
Dont les nocturnes yeux redoutent le soleil,  
Respirent âprement tes langueurs léthéennes,

Fleur des mauvais jardins au vénéneux sommeil.

Tu te fanes parmi les âcres chevelures,  
Et tu connais le rêve ardent des fronts maudits  
Que jamais n'effleura, dans un bruit de ramures,  
Le souffle des matins et des simples midis :

Tu te fanes parmi les âcres chevelures.

Tu t'effeuilles auprès des femmes sans désir  
Dont les prunelles sont froidement endormies,  
Dont le cœur ennuyé dédaigne de choisir,  
Et dont l'âme est pareille à l'âme des momies :

Tu t'effeuilles auprès des femmes sans désir.

Ennui de l'aconit et de la belladone  
Dans le soir où la voix des vieilles trahisons  
Fait traîner, à l'égal d'un refrain monotone,  
La fadeur et la frigidité des poisons !

Ennui de l'aconit et de la belladone !

*Le Basilic songe...*

LE BASILIC

(Grand serpent violet à crête trilobée avec deux dents : une en  
haut, une en bas.)

G. FLAUBERT : *Tentation de Saint-Antoine*

Tes écailles, où brille un reflet d'émeraude,  
Flambent comme l'éclair du couchant sur un pic.  
Tu reviens aspirer l'air des volcans où rôde  
Le fracas d'un enfer lointain, ô Basilic !  
Plus terrible et plus beau que la fauve Chimère,  
Plus fantastiquement sombre que le Griffon,  
Tu hantes le roc noir d'une falaise amère  
Près des flots anxieux où rugit le typhon.  
Ton silence calcule et ton regard suppute,  
Comme celui du Sphinx qui fouille l'univers  
Parmi les sables bruns, où la lumière lutte  
Contre l'ombre, où l'été dévore les hivers.  
O Basilic! tandis que la Soif sollicite  
Vainement la fraîcheur pitoyable des cieux,  
La femme errante, avec des cris de louve en fuite,  
Redoute la magie ardente de tes yeux.

CHALUMEAUX AIGRES

Un vieillard aux pesants soupirs  
Tristement marmotte et bégaie  
Les mots clairs d'une chanson gaie  
Où s'aigrissent des souvenirs.

L'ombre ébauche un sourire mince  
En écoutant, au pied de l'if,  
Le violon vindicatif  
Qui piaule et miaule et grince.

Avec des sursauts de brochet  
Et des sifflements de vipère  
Il se rebelle, il s'exaspère  
Contre les ordres de l'archet.

Rageusement, il se rebiffe,  
Comme une bête que l'on bat.  
Ce sont des clameurs de sabbat,  
Des hurlements, des coups de griffe.

L'horreur féroce de ces cris,  
Evoque, dans la nuit hantée,  
Une chatte à gueule édentée  
Que rongent de maigres souris.

Oh! les yeux faussement allègres  
De ce Faune au poil gris, qui vient,  
Dans les lieux où l'on se souvient,  
Affûter ses chalumeaux aigres !

COMME UN ROI LEAR ...

LEAR

I am very foolish fond old man,  
Fourscore and upward, not an hour more nor less;  
And, to deal plainly,  
I fear I am not in my perfect mind.  
Methinks I should know you, and know this man;  
Yet I am doubtful : for I am mainly ignorant  
What place this is; and all the skill I have  
Remembers not these garments; nor I know not  
Where I did lodge last night. Do not laugh at me;  
For as I am a man, I think this lady  
To be my child Cordelia.

SHAKESPEARE : *King Lear*, IV, 7.

Le cœur de l'univers douloureux accélère  
Ses battements, tordu par un spasme cruel,  
Et la lune a marqué, sur le cadran solaire,  
Des heures d'Irréel.

Elle semble, nageant en l'éther d'améthyste,  
Un lys d'eau, dont la coupe humide flotte et luit :  
Autour de sa pâleur somnolente s'attriste  
L'eau verte de la nuit.

L'ombre se dresse au loin, close ainsi qu'une porte,  
Et l'Océan, comme un roi Lear découronné,  
Pleure les doux regards de Cordélia morte,  
Blondeur de jour fané.

Les arbres ont des tons polis de malachite  
Dans la ténèbre aux bleus de pastel effacé...  
Entre les grises mains du Silence s'effrite  
Un fragile passé.

LA FORET AUX PIERRERIES

The snowdrop, and then the violet,  
Arose from the ground with warm rain wet,  
And their breath was mixed with fresh odour sent  
From the turf, like the voice and the instrument,

Then the pied wind-flowers and the tulip tall,  
And narcissi, the fairest among them all,  
Who gaze on their eyes in the stream's recess,  
Till they die of their own dear loveliness ;

And the Naiad-like lily of the vale  
Whom youth makes so fair and passion so pale,  
That the light of its tremulous bells is seen  
Through their pavilions of tender green ;

And the hyacinth purple and white and blue  
Which flug from its bells a sweet peal anew  
Of music so delicate, soft, and intense,  
It was felt like an odour within the sense...

SHELLEY

Les bois ont revêtu leur parure d'été.  
Les érables gemmés de rubis, le houx rude  
Et l'orme, ont fait frémir de leur anxiété  
Ma grave solitude.

Car les arbres sont doux et terribles, ainsi  
Que par les soirs cruels un cortège d'augures  
Contemplant, le front lourd de crainte et de souci,  
Les tristesses futures.

Vêtu royalement meurt le royal soleil.  
La Douleur, de ses mains fébriles d'amoureuse  
Délaissée, a cueilli les pavots du sommeil  
A l'âme vénéneuse.

J'aspire les parfums insidieux des lys  
Sauvages, imprégnés d'herbe humide et de terre,  
Qui montent, à l'égal d'un écho de Jadis  
Vers moi, la solitaire.

*Il pleure dans mon cœur...*  
P. VERLAINE

Le matin est d'un gris délicat et changeant,  
Il veloute d'un peu d'azur les pierres rudes.  
Lançant des carillons frêles aux solitudes,  
La pluie a fait tinter ses clochettes d'argent.

Comme un léger rideau de moire frissonnante,  
Elle semble fermer l'accès d'un long couloir :  
Son égale douceur triste fait entrevoir  
Une paix dont l'ennui console et désenchante

Dans la forêt, la pluie aiguise le reflet  
Des feuilles qui font chanter ses gouttes tenaces ;  
Sa fraîcheur musicale a baigné les espaces  
Et paillette d'étain l'érable violet.

Un peu d'azur a velouté les pierres rudes :  
Le matin est d'un gris délicat et changeant ;  
La pluie a fait tinter ses clochettes d'argent,  
Lançant des carillons frêles aux solitudes.

## ISIS EGYPTIAQUE

La terre sombre a les remugles d'une crypte...  
Voici l'heure des sphinx et des reines d'Egypte...  
Les cheveux coupés droit sur le front, Nitocris  
Ceint de nouveau le pschentt qui la paraît jadis.  
Voici l'heure des sphinx et des reines d'Egypte.

Dans l'azur replié s'estompe leur profil.  
Leurs yeux sont des lotus qui rêvent sur le Nil,  
Et l'âge, humiliant les faibles Bien-Aimées,  
Laisse à leurs noirs sourcils l'orgueil des Ptolémées.  
Leurs yeux sont des lotus qui rêvent sur le Nil.

La lune fait briller le métal de son disque  
Et le cyprès se dresse ainsi qu'un obélisque.  
Un kinnor, attardant ses glorieux frissons,  
Célèbre la splendeur fixe des Pharaons,  
L'effort de l'hypogée et du lourd obélisque.

Un bracelet d'émail tord ses anneaux d'aspic  
A des poignets brunis par la chaleur du pic.  
Les Reines voient dormir les montagnes rigides,  
Graves comme le bloc massif des Pyramides,  
Et leurs chants ont rompu le silence du pic.

L'odeur de leurs baisers et de leurs infamies  
A la fadeur aromatique des momies  
L'ombre fauve a dardé ses prunelles de lynx  
Sur leurs ongles d'onyx, sur leurs ongles de sphinx...  
Leur âe a le parfum desséché des momies.

PINS NOCTURNES

Un prompt nuage glisse et fuit,  
Comme une barque à la dérive,  
Vers l'ambre d'une blonde rive :  
Viens, les pins sont plus beaux la nuit.

Dressant leurs fûts de cathédrales,  
Ils courbent une nef vert-noir :  
Le prisme décevant du soir  
Teinte leurs aiguilles d'opales.

Ils semblent rejeter le faix  
Du couchant de plomb et d'ardoise.  
Dans les coins, blottie et sournoise  
L'ombre rit, les cheveux défaits.

SUIVANT LE SALVATOR

Le Tonnerre, héraut de Zeus olympien,  
Roule avec majesté ses échos sur la plaine,  
Et l'orage strident, que le ciel noir déchaîne,  
A cabré sa révolte et brisé son lien.

L'Océan a courbé son glorieux tumulte,  
Et l'Ether a creusé ses abîmes béants:  
Je sens gronder en moi la fureur des géants  
Tandis que la clameur de la Tempête exulte.

Tout croule... L'horizon recule épouvanté,  
Et, dans l'horreur de cette lutte titanesque,  
Le Salvator Rosa divin brosse une fresque,  
Et ricane à travers une rouge clarté.

## LE HAAR

L'ombre laisse flotter sa chevelure noire  
Sur le château qui rêve, orgueilleux de ses tours :  
Les créneaux ont gardé dans leur vague mémoire  
Le spectacle fuyant des ondes et des jours.

Le château de granit se mire dans la douve ;  
On n'entend plus frémir l'essor bleu des pigeons,  
Et la nuit rôde à pas furtifs, comme une louve,  
Autour des graves murs et des muets donjons.

Dominant le canal aux frissons éphémères  
Et l'étang incertain où dort le nénuphar,  
Les griffons, accroupis près des grises chimères,  
Veillent sur le repos seigneurial du Haar.

## LES COQUILLAGES

Avec ses bleus profonds et sages,  
L'onde est plus belle que l'éther.  
Voici le faste de la mer,  
Les prestigieux coquillages.

Complicquant leurs rares contours,  
Ils évoquent les orchidées  
Malades, les lèvres fardées  
D'un artificiel velours.

Elle concentre les couleurs  
De l'eau, le mystère des mauves  
Les blancs irréels, les bruns fauves.  
Ce sont des gemmes et des fleurs.

Les conques ont vu des aurores  
Vertes, de gris midis sereins,  
Et le regret des soirs marins  
Ruisselle en leurs âmes sonores.

LE BLEU DES CARREAUX

J'aime la Solitude en son cloître de fer,  
Les pierres, dont la vie étrange et somnolente  
S'engourdit, et la brume, et la bruite lente...  
Et mon âme est pareille à l'âme de l'hiver.

La neige au clair manteau revient fleurir sa châsse  
D'argent ; le vent secoue, exaspérant ses cris,  
Les plis tumultueux de ses vêtements gris ;  
Le défi de son rire a sonné dans l'espace.

J'aime la glace verte et la gelée aux fils  
De cristal que le soir jette à larges poignées,  
Et le givre, qui tend ses toiles d'araignées  
Sur les carreaux bleuis par les matins subtils...

*Madame, il fait grand vent...*  
VICTOR HUGO

Le vent au manteau de bruine  
Tord les sapins, tels des fétus.  
Les bouleaux ont courbé l'échine  
Comme des lévriers battus.

Et l'humilité de leurs plaintes  
Flatte leur maître rigoureux,  
Dont, effroi des bêtes atteintes,  
Les cors de chasse sonnent creux.

Ainsi qu'une meute fantasque,  
Les ombres fendent l'air pâli ;  
Et les cuivres de la bourrasque  
Jettent leur féroce hallali.

LE DOIGT DE L'HEURE

Un pâle crépuscule enveloppe les monts.  
L'heure neutre a marqué sur le cadran solaire  
L'ombre de son index. Et le grès des gnomons  
Patients tour à tour s'assombrit et s'éclaire.  
Un pâle crépuscule enveloppe les monts.

Larvaires, les bosquets dorment, pareils aux Limbes  
Où les rosiers blêmis estompent leurs roux bruns,  
Où de gris Séraphim sans ailes et sans nimbes  
Ordonnent à regret des gerbes sans parfums.  
Larvaires, les bosquets dorment pareils aux Limbes.

Les Sphinx sont accroupis à la grille du parc  
Et l'herbe se déplie en des cassures noires.  
La voûte des tilleuls s'infléchit comme un arc  
De triomphe brisé qui pleure les Victoires...  
Les Sphinx sont accroupis à la grille du parc...

*Colombes de l'Aube, Paons verts du Couchant  
L'aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes...*

A. RIMBAUD

I

L'air a des bleus extasiés.  
L'âme perfide des fontaines  
Chante ses langueurs incertaines,  
En sourdine, près des rosiers.

Je m'attarde... La nuit 'engouffre  
Dans un précipice vermeil,  
Et, sous la chaleur du soleil,  
S'embrase un aurore de soufre.

Ses rayons ont l'ardeur d'un four  
Qui fait se fondre et se dissoudre  
Les grains d'or d'une fine poudre...  
Je vois s'ouvrir les Fleurs du Jour.

II

La tubéreuse dissimule  
La colère de son parfum ;  
Le nuage jette un embrun  
Sur l'eau glauque du crépuscule.

Au loin, les paons verts du couchant  
Ouvrent leurs splendeurs ocellées.  
La clarté meurt dans les vallées,  
Plus douce que l'écho d'un chant.

Et le pas indécis du Vêpre  
Hésite, comme sur un seuil  
Où pleurent les hymnes de deuil,  
Où le lichen étend sa lèpre.

Les cyprès allongent dans l'eau  
Leurs ombres sveltes et pointues,  
Et la tristesse des Statues  
Se remémore un ciel plus beau.

Une fraîcheur de voile embrume  
L'azur des irréels chardons;  
Les larmes tièdes des pardons  
Montent en la vapeur qui fume.

Moins confiant, le jeune espoir  
A perdu l'orgueil de son verbe...  
Fusant en une mauve gerbe,  
Voici mourir les Fleurs du Soir.

PALETTE AUTOMNALE

Le couchant a rougi les arbres violets.  
Un blond duvet de lièvre adoucit et veloute  
Les champs où l'ombre lente a jeté ses filets,  
L'azur des frondaisons et l'ocre de la route.

C'est une symphonie en carmin dégradé  
Où chante sourdement l'âme de la palette,  
Et l'arbre que la bise en passant a ridé  
Dresse son délicat et frissonnant squelette.

La rouille des marais aux luisances d'étain  
S'assombrit. Déroulant de cendreuses étapes,  
L'étroit sentier se perd dans un verger lointain  
Où sommeille la pourpre extatique des grappes.

La gouache du vert et le pastel du bleu  
Se fondent en un ciel dont la tiédeur frissonne ;  
Les souffres, les safrans et les cuivres du Feu  
S'attisent sur la toile ardente de l'automne.

REBELLION

*Maintenant encore ma plainte est une révolte.*

JOB, XXIII.

Roll on, thou deep and dark blue Ocean – roll!  
Ten thousand fleets sweep over thee in vain;  
Man marks the earth with ruin – his control  
Stops with the shore; - upon the watery plain  
The wrecks are all thy deed, nor doth remain  
A shadow of man's ravage, save his own,  
When or a moment, like a drop of rain,  
He sinks into thy depths with bubbling groan,  
Without a grave, unknell'd, uncoffin'd, and unknown.

... Thou glorious mirror, where the Almighty's form  
Glasses itself in tempests : in all time  
Calm or convulsed – in breeze, or gale, or storm  
Icing the pole, or in the torrid clime  
Dark-heaving ; - boundless, endless and sublime -  
The image of Eternity – the throne  
Of the Invisible ; even from out thy slime  
The monsters of the deep are made; each zone  
Obeys thee ; thou goest forth, dread, fathomless alone.  
BYRON, *Childe Harold's Pilgrimage*.

Le bruines d'embrum et les givres d'écume  
Estompent le cristal céruléen de l'air.  
Devant la majesté de l'Horizon, je hume  
Le souffle rigoureux et vaste de la Mer.

Mes lèvres ont encor, dans la clarté décréue,  
Le parfum de l'iode et le goût du varech,  
Et la vague se cabre et bondit et se rue  
Sous l'éternel effort vers l'éternel échec.

L'âpre rébellion qui jamais ne se lasse  
S'opiniâtre, dans le décevant besoin  
D'envelopper l'Azur et d'êtreindre l'Espace,  
Contre l'impérieux : Tu n'iras pas plus loin.

SUIVANT MURILLO

Comme une Loreley, la lune, avec un peigne  
D'or, amoureusement peigne ses cheveux d'or.  
Tel un noir mendiant que dévore la teigne,  
Le Poète s'acharne à son crâne qui saigne...  
Comme une Loreley, la blonde lune baigne  
De ses vagues cheveux le fluide décor.

Et la démangeaison de l'Idée en tumulte  
Ronge le malheureux qui brame son dégoût.  
Le soir cruel le raille et l'aurore l'insulte.  
L'Amour, lui refusant sa bienfaisance occulte,  
Le ramène à la foire où la vermine exulte,  
Où la chaude sueur cuit au grand soleil d'août.

Le Poète, une flamme à son front de malade  
Et les ongles souillés par le pus et le sang,  
Martèle avec ses poings sa tête et la taillade...  
La Fièvre se corrompt dans son haleine fade  
Et gangrène sa chair que la crasse dégrade,  
Sa chair, dont le Plaisir s'écarte en frémissant.

Le Poète, de son doigt crispé, fouille et gratte...  
Ainsi que les lépreux venus vers Nazareth,  
Il implore en geignant le baume et l'aromate  
Qui mettraient leur douceur à son front écarlate...  
La nuit penche sur lui sa pitié délicate  
Souriante et pareille à sainte Elisabeth.

JARDINS AU GRE DES SAISONS

Au printemps, les Jardins livrent leur langueur moite.  
Tandis que l'aconit distille son poison,  
L'arc-en-ciel de l'avril se brise à l'horizon  
Comme un frêle bonheur que le Néant convoite...

En été, les Jardins luisent, tel un miroir :  
Juillet vide en riant sa corbeille de roses  
Où sommeillent les ors des abeilles encloses,  
Les opales de l'aube et les bérlys du soir...

Mélancoliquement attardé sur les mousses,  
L'Automne s'est vêtu de son rouge manteau...  
Orangés des lointains! Violets du coteau!  
Sapins brûlés hérissant leurs aiguilles rousses !

Grappes au suc amer d'un soir désenchanté !  
Lassitudes, en proie aux hantises cruelles,  
Détournant loin des Sphinx leurs errantes prunelles,  
Et se réfugiant dans la simplicité!

Elles portent l'Ennui comme un lourd diadème,  
Et leurs bouches sans joie ont méprisé le fard...  
L'Automne aux doigts trempés de cinabre et de nard  
Agonise les funèbre chrysanthèmes...

Les nuages ont le prisme aigu des banquises,  
Promontoires flottants sur l'azur d'un détroit,  
Et, dans les clairs jardins où miroite le Froid,  
Le regret des senteurs monte des roses grises.

STELE DANS LA NUIT

La Nuit est comme une pleureuse  
Dans un paysage serein,  
Bleu comme l'Hadès souterrain  
Où passe l'Ame douloureuse.

La Nuit pleure, et ses pleurs sacrés  
S'égouttent, au creux de l'amphore.  
Un reflet d'astres nue et dore  
Les fines striures du grès.

Auprès de la stèle lépreuse,  
L'ombre semble un voile oublié...  
Droite sous un if délié,  
La Nuit est comme une pleureuse.

LE FESTIN DU COUCHANT

Le Soir s'est alangui sur sa couche d'opales,  
Telle une Cléopâtre aux yeux égyptiens,  
Laisant tomber de ses doigts royalement pâles  
Une perle où bleuit l'azur des flots anciens,

Et traînant ses cheveux sur la couche d'opales.

La mer est une table où rougeoie un festin  
De tout l'embrassement isiaque des roses.  
Souriant à demi d'un sourire incertain,  
Tandis qu'un chant fuse à travers les portes closes,

Le Soir a dans les yeux les clartés du festin.

## L'HEROIQUE HIVER

La Terre, reflétant l'innocence du Ciel,  
Se spiritualise en des blancheurs divines.  
La neige émousse de ses grands lys irréels  
Les ronces aiguisant leurs subtiles épines.

O chasteté voulue et sage de l'Hiver!  
Il apparaît avec un flamboiement de glaive...  
La candeur de son front, sous le heaume de fer,  
Joint à la force calme une extase de rêve.

Héros vierge, l'Hiver aux yeux de Parsifal  
Passe, parmi des chants clairs de religieuses  
Rassérénant l'effroi du clairon martial...  
Et le Graal resplendit entre ses mains pieuses.

TRISTESSE DE L'AUBE

Ah ! lueurs qu'un songe nuance  
Et que le Matin vient ternir !  
Il est gris comme un avenir  
Et triste comme une naissance.

C'est une torpeur de réveil,  
C'est un frissonnement de limbes,  
Où de blêmes âmes sans nimbes  
Implorent un peu de soleil.

Le Matin passe comme un spectre...  
Et le monde, encore endormi  
En un songe tiède, a frémi,  
Telle une lyre sous le plectre.

Voici que pèse lourdement,  
Sur la colline et sur la plaine,  
L'angoisse d'une heure prochaine  
Où grelotte un pressentiment.

LES SOURCES DE MARAH

*Ils arrivèrent à Marah ; mais ils ne purent boire des eaux de Marah,  
parce qu'elles étaient amères. C'est pourquoi ce lieu fut appelé Marah,  
qui veut dire amertume.*

EXODE, XV, 23.

Mon souffle a des ardeurs de fournaise et de forge,  
Car les eaux de Marah m'ont desséché la gorge.  
Le ciel massif et dur dressait un vaste bloc :  
Je cherchais un peu d'eau meilleure sous un roc,  
Car les eaux de Marah me desséchaient la gorge.

J'ai foulé la poussière où sommeille le sphinx,  
Où rodent les pas gris du chacal et du lynx.  
A la porte du temple où grimace le bonze,  
J'ai supplié l'Idole au sourire de bronze;  
Et j'ai foulé le sable où sommeille le sphinx.

J'ai menacé le ciel en feu de ma voix rauque,  
Et parfois j'ai cru voir ruisseler la mer glauque.  
Les mirages, les décevantes oasis  
Ont miroité devant mes yeux, rieurs jadis.  
J'ai menacé le ciel en feu de ma voix rauque...

Ayant soif, j'ai maudit les sources de Marah...  
Comme Hagar, fuyant le courroux de Sarah,  
J'ai fui les vergers d'or où blondissent les pommes,  
Car j'ai voulu la paix fraîche et l'oubli des hommes...  
Ayant soif, j'ai maudit les sources de Marah...

COMPLEXITE DU VERT

Le Vert fiévreux et frais, le Vert simple et complexe,  
Se corrompt dans l'ennui des étangs diaprés  
Que, déspotiquement, la brise ride et vexe ;  
Il se puérilise en le rire des près.

Le Vert frissonne au creux des roseaux, à l'aurore ;  
Il tremble dans l'effroi des feuillages ténus,  
Et, quand le jeune ciel s'opalise et se dore,  
Il jaillit franchement des avrils ingénus.

Et le Vert s'insinue à travers les jointures  
Des pierres où la Mort aux yeux creux vient s'asseoir ;  
Le Vert rampe le long des aigres pourritures,  
Et ses lividités fermentent dans le Soir.

Le Vert tumultueux se gonfle au Vent du Large  
Et se brise en pleurant contre les clairs récifs,  
Où l'Anadyomène a dessiné la marge  
Des écumes frangeant ses beaux pieds fugitifs.

Il gemme de béryls le serpent qui se glisse  
Sur les sables rouillés aux matités d'airain;  
Il nage dans les yeux glauques de Béatrice  
Et couronne son front d'un olivier serein.

LE VOILE DU SILENCE

Tandis que le remous des bruns varechs s'endort,  
Le Silence a posé deux longs doigts sur ses lèvres.  
La Dame de l'Automne et la Dame des Fièvres,  
Les bras liés, ont pris le chemin de la mort.

Et voici, sous les étoiles qui se sont tues,  
Les pasteurs d'Ionie et les Iduméens.  
La baie a des repos méditerranéens,  
Et les arbres ont des fixités de Statues.

Le Silence est vêtu d'une robe aux gris bleus.  
Ses yeux sont une nuit smaragdine et sereine...  
C'est l'heure où les douleurs retiennent leur haleine,  
N'osant plus sangloter leurs déchirants aveux.

L'ombre, ayant répandu l'azur vert de ses urnes,  
S'abandonne aux douceurs lasses du souvenir,  
Et, parmi l'or des cieus que le soir vient ternir,  
Le voile du Silence a des plis taciturnes.

**FIN**